

STUDI

DON BOSCO RUE DE LA VILLE L'EVÊQUE,
À PARIS, EN AVRIL 1883

Francis Desramaut

La préparation de l'accueil de don Bosco

Le 16 avril 1883, de l'appartement des oblates du Coeur de Jésus, au 27, rue de la Ville l'Evêque, à Paris, la directrice de la petite communauté annonçait à sa supérieure générale de Montluçon:

«... Mme de Combaut (*sic*) sort d'ici me demandant de partager avec elle l'hospitalité à offrir à Don Bosco. Logeant au 4ème étage elle voit bien des difficultés à ce qu'il puisse donner toutes ses audiences chez elle et me demande si je voudrais permettre qu'il les donnât *chez nous* de telle heure à telle heure! La présence de ce saint homme me paraît une si grande bénédiction que, malgré la crainte d'être un peu envahies, je n'ai pas cru possible de le repousser. Tout d'abord j'avais demandé jusqu'à ce soir pour réfléchir, puis j'ai senti comme un reproche de refuser asile à un Saint et j'ai dit Oui. Il arrive ce soir. Demain à midi ½ je le verrai chez Mme de Combault (*sic*). Notre local se prête à lui donner mon cabinet et, après avoir pris sa bénédiction, j'irai vite vous la porter en lui cédant la place ».¹

L'exhumation récente des lettres d'oblates échangées alors entre Paris et Montluçon suffirait à justifier un réexamen de la première partie du séjour de don Bosco à Paris, en avril 1883, quand il passait la plupart de ses après-midi rue de la Ville l'Evêque. Jointes à la chronique attentive de Charlotte Bethford, qui était déjà connue, elles aident à mieux entrer dans les sentiments de la population parisienne durant les semaines qui assurèrent une réputation mondiale à notre don Bosco. Aucun doute n'était permis: c'était « un saint »?

La rue de la Ville l'Evêque est située dans le huitième arrondissement de

¹ O. de Sénislhac à L.-T. de Montaignac, Paris, 16 avril 1883; Archives des Oblates du Coeur de Jésus, 03194 Montluçon.

² La documentation que Montluçon nous a très obligeamment communiquée: lettres et notices biographiques des oblates, s'ajoute pour nous aux lettres, chroniques, témoignages, brochures et articles des journaux, rassemblés sur l'événement aux archives salésiennes de Rome et mis à profit par Eugenio Ceria pour la rédaction des *Memorie biografiche*, XVI, Torino, SEI, 1935, 730 p., volume consacré entièrement à la seule année 1883 de don Bosco. Un certain nombre de ces pièces furent d'abord éditées dans les *Documenti per scrivere... passim*.

Paris, à l'ouest de la capitale, sur le territoire de la paroisse Saint-Augustin, et près de la Madeleine, du boulevard Haussmann, donc des Champs-Élysées. L'appartement de la comtesse de Combaud, au 34, avenue de Messine (même paroisse), en était distant d'environ cinq cents mètres. Le curé de Notre-Dame des Victoires n'ayant pu, parce que trop à l'étroit chez lui, accepter la demande d'hospitalité de don Bosco,³ celui-ci avait opté pour l'appartement d'Angele de Combaud, une personne qu'il avait probablement connue à Toulon, où elle avait une villégiature.⁴ Contrairement à ce que le scrupuleux don Ceria a suggéré,⁵ rue de la Ville l'Evêque, les oblates ne disposaient pas d'un « palazzo ». Les trois personnes de la communauté occupaient en location un appartement sur deux étages; et c'était pour elles une base de bonnes oeuvres populaires. Le deuxième étage était privé. Au premier, il y avait, après le palier, un vestibule, une pièce assez vaste avec trois grandes fenêtres, un petit salon, une salle d'antichambre, qui devait faire fonction de bibliothèque, et un cabinet de travail. On vient de lire que la directrice, Mlle de Sénislhac, destinait ce cabinet aux réceptions de don Bosco.⁶ Cette dame, douce, délicate et bonne, alors âgée de quarante-huit ans, assistante et grande amie de la fondatrice et supérieure générale de l'Institut, Louise-Thérèse de Montaignac de Chauvance, se disposait à faire place à don Bosco dès le 17 avril.⁷

L'arrivée de don Bosco à Paris (18 avril 1883)

Mlle de Sénislhac se trompait d'au moins quarante-huit heures. Don Bosco ne serait pas chez Mme de Combaud le 16 avril, et le 17 pas davantage. Il a sans cesse retouché ses programmes de voyage. Ses hôtes étaient invités à reculer des dates d'abord prévues. Le 16, il écrivait de Lyon au provincial salésien de Marseille, Paolo Albera: « Partiamo per Parigi, ma colla fermata di un giorno a Moulins... »;⁸ et, le lendemain 17, depuis Moulins, à son ami

³ On ignore qu'il la lui avait formellement demandée, d'après la lettre de l'abbé L. Chevoyon, curé de N.-D. des Victoires, à G. Bosco, Paris, 24 janvier 1883; ACS, 126.2; éd. MB XVI, 460-461, où la date manque.

⁴ Selon une lettre de Mme Angele de Combaud à M. Rua, 24 décembre 1887 (en ACS, 126.3), elle logeait « villa Ste-Marie, par Toulon ». Disons ici que Mme de Combaud écrivait son nom avec un *d*.

⁵ MB XVI, 106/13-14. Cette sorte de référence indique les lignes de la page concernée.

⁶ Une description des locaux dans *Dom Bosco à Paris*, par un Ancien Magistrat, 5ème éd., Paris, Ressayre, 1883, p. 61-62. Cette précieuse brochure sera désormais citée: Ancien Magistrat.

⁷ Sur Mlle de Sénislhac (1835-1900), une biographie fervente: M. T. de LA BRUYERE, *Vie de N.V.M. C.-T. de Sénislhac*, Montluçon, Oblates du Coeur de Jésus, s. d., un manuscrit polygraphié, 293 p. Sur la fondatrice, dont la cause a été introduite à Rome, voir surtout: *Louise-Thérèse de Montaignac de Chauvance. Souvenirs* (réunis par Mlle de La Bruyère), Montluçon, 1931, 512 p.

⁸ G. Bosco à P. Albera, Lione, 16 avril 1883; éd. MB XVI, 75/7-18.

de Toulon, M. Colle, dans son français approximatif: « Je suis en route pour Paris. Ici, à Moulins, je me reste quelques heures... ».⁹ Il avait quitté Turin le 31 janvier et longtemps séjourné sur la côte méditerranéenne, à Nice, Toulon et Marseille. A Moulins, il s'arrêtait dans le château de Mme de Riberolles (Toulon-sur-Allier).

Il débarqua à Paris, gare de Lyon, le 18 avril, vers 18 heures, en la compagnie de son secrétaire, le prêtre salésien français Camille de Barruel.¹⁰ A soixante-sept ans, le saint homme, vieilli et infirme, ne payait certes pas de mine. Un témoin fera imprimer quelques semaines plus tard:

« Sa taille est petite, sa démarche chancelante, mal servie d'ailleurs par une vue très affaiblie. Son visage rond, composé de traits réguliers et délicats, son front découvert donnent à son accueil un air franc et bienveillant qui vous attire. Sa voix lente et faible domine peu les foules, son accent étranger le gêne parmi nous. Il hésite d'ailleurs volontiers en causant... ».¹¹

Avenue de Messine, il fut splendidement installé par Mme de Combaud. Selon l'Ancien Magistrat, « dans l'appartement qui a plusieurs salons, Dom Bosco occupait la chambre d'honneur. Cette vaste pièce prenant le jour moitié sur le parc, moitié sur la rue de Messine, a dû surprendre l'humble religieux par son bel ameublement de damas de soie rouge et de tapisseries blanches sur bois de palissandre et doré ».¹²

Le lendemain, jeudi 19 avril, il commença par célébrer la messe au Carmel voisin (23, avenue de Messine). Les carmélites françaises (Paris, Lille, Dijon...) ont beaucoup apprécié les visites de don Bosco. En 1883, dans ce Carmel de Paris, il célébra la messe au plus une deuxième fois.¹³ A son départ, les religieuses lui remirent un certificat d'affiliation en bonne forme à leur monastère.¹⁴ Mlle de Sénisilhac assista à la messe du 19 avril. Avec l'une de ses compagnes, elle alla ensuite saluer don Bosco chez Mme de Combaud, afin de s'entendre sur ses heures de présence chez elle. La chronique des oblates raconta:

« Il se montre très bon et dit qu'il commencera ses réceptions, chez nous, rue de la Ville l'Evêque, aujourd'hui même de 4 à 6 heures. Les autres jours ce sera de 3 à 5 heures ».¹⁵

⁹ G. Bosco à F. Colle, Moulins, 17 avril 1883; éd. MB XVI, 687-88.

¹⁰ Camille de Barruel, vocation tardive, novice en 1881-1882, ordonné prêtre à la fin de son noviciat.

¹¹ Ancien Magistrat, p. 57.

¹² Ancien Magistrat, p. 103.

¹³ Le 5 mai, selon une hypothèse d'A. AUFRAY, *Un saint traversa la France*, Lyon-Paris, 1937, p. 259.

¹⁴ Daté du 21 mai 1883, édité en MB XVI, 492-493.

¹⁵ Mémorial de la Maison de Paris, 19 avril 1883. Ce texte, rédigé à la première personne, était, pour cette partie tout au moins, le journal de Mlle Bethford. Il sera désormais cité sous ce titre. Pour la période de la présence de don Bosco, ce document a été édité en MB XVI, 476-484.

Les oblates allaient apprendre à leurs dépens que les horaires de don Bosco n'étaient que des schémas optimistes et rarement observés. Il sacrifiait l'exactitude à la nécessité. Ses entorses aux programmes fixés déplaisaient à l'abbé de Barruel, qui le lui faisait savoir; mais peu lui importait. Le 19 avril, comme elle l'avait annoncé, Mlle de Sénishac partit vers Montluçon; ses deux compagnes, Clementa Jacquier et Charlotte Bethford, attendirent leur hôte dans le salon du premier étage d'une propreté impeccable et discrètement orné; quelques personnes se présentèrent pour parler au saint; mais, de don Bosco, point.

Au cours de la matinée, il s'était rendu, rue de Grenelle, dans l'intention de saluer l'archevêque. En l'absence de celui-ci, il avait été reçu par son coadjuteur, Mgr François Richard, qui était et demeurera toujours un ami des salésiens. Et, après le déjeuner, il s'était imposé de retourner à l'archevêché, où, cette fois, le cardinal Joseph Guibert avait pu l'accueillir à bras ouverts et lui laisser de grandes facilités pour ses prédications et ses quêtes, notamment à la Madeleine. Quand il sortit, l'après-midi était avancé et l'heure des débuts d'audience rue de la Ville l'Evêque était bien passée. Don Bosco préféra revenir avenue de Messine. Il y fit peut-être un peu de correspondance; car, parmi ses rares lettres d'avril-mai 1883, deux ont été datées du 19 avril, l'une destinée à l'intendant du Valdocco, Giuseppe Rossi, à qui il demandait de lui procurer des images et des médailles; l'autre, à son secrétaire italien Gioachino Berto, invité à lui faire parvenir sa douillette d'été. Ce soir-là, rue de la Ville l'Evêque, Charlotte Bethford, première préposée à l'accueil de don Bosco, ne peut qu'écrire laconiquement dans son journal: « Cet après-midi plusieurs personnes sont venues... Elles ont attendu en vain Don Bosco ». ¹⁶

Clementa Jacquier et Charlotte Bethford

Les saints sont parfois décevants, se dirent les deux demoiselles. Les oblates de la rue de la Ville l'Evêque ne perdaient rien à attendre.

Clementa Jacquier¹⁷ était une femme à l'organisation forte, déjà âgée, qui eût été religieuse carmélite dès sa jeunesse si des devoirs de famille ne l'en eussent empêchée. En 1883, elle n'était entrée chez les oblates que depuis deux ans, mais portait vaillamment ses soixante-huit ans. ¹⁸

¹⁶ Journal Bethford, 19 avril 1883. Les visites à l'archevêché d'après l'Ancien Magistrat, p. 70-71. La lettre de G. Bosco à Giuseppe Rossi, s. 1., 19 aprile 1883; éd. MB XVI, 118/7-16. La lettre de G. Bosco à G. Berto, Paris, avenue de Messine, 34, 19 aprile; éd. MB XVI, 118, note 1.

¹⁷ La brève notice biographique communiquée par le secrétariat des oblates de Montluçon la fait naître en 1818, mais mourir à quatre-vingt-quatorze ans en avril 1909... J'opte pour l'exactitude des informations sur le décès et la fais naître, par conséquent, en 1815.

¹⁸ D'après la notice citée. Mais voir la note précédente.

Sa compagne Charlotte Bethford — dite par elle-même Marie-Charlotte, pour atténuer la sonorité d'un prénom de baptême qui lui répugna toujours — en avait trente-trois.¹⁹ Le nom anglais, qui permettrait au P. Auffray de dire une sottise à répétition en l'appelant systématiquement « miss Bethford » dans son livre *Un saint traversa la France*,²⁰ désignait la fille d'un magistrat de Saône-et-Loire (elle était née à Châlons-sur-Saône), qui avait toutefois passé sa jeunesse à Lyon. C'était une grande et jeune femme cultivée, très fine, adroite, tenace, dévote sans superstition, respectueuse d'autrui sans mesquine pruderie et suffisamment vive et perspicace pour juger d'un coup d'oeil des gens et des situations. Elle avait du coeur et comprenait le milieu populaire, dont, pourtant, une famille et une éducation très bourgeoises l'avaient tenue séparée. Son journal, émaillé d'observations bien croquées et parfois malicieuses, était pittoresque. Sa vocation toute neuve avait éclos lors d'un récent voyage en Italie auprès du pape Léon XIII, quand elle avait déjà vingt-neuf ans (1879). A son départ de Lyon, elle avait alors écrit ces lignes tombées tout droit d'une âme souriante et décidée de soeur de Pauline Jaricot, formée, comme elle, au sentiment religieux au pied de la colline de Fourvière:

« Quand j'ai senti le train en marche, j'ai voulu faire mes adieux à Lyon. Je me suis approchée de la vitre et je l'ai ouverte. Peine inutile, la grande cité avait disparu complètement. Peu étonnée de ce phénomène, fréquent dans la ville aux deux fleuves et aux nombreuses fumées, j'allais tristement fermer la glace, lorsque, en levant les yeux, ô merveille..., j'aperçois la radieuse image de Notre-Dame de Fourvière, illuminée par le soleil à travers une nuée diaphane; la montagne était restée invisible et les tours blanches de l'église neuve semblaient descendre du ciel et planer dans le vide. Cette bienheureuse apparition me réjouit: je mis mon voyage sous la protection de la Vierge Immaculée, qui se montrait à moi dès l'aurore, pour bénir le train qui m'emportait vers d'autres régions... ».²¹

Charlotte Bethford tenait la chronique de la maison. Don Bosco allait être observé et décrit par une femme intelligente accoutumée à saisir les traits toujours nouveaux de la vie quotidienne.

Le premier jour d'audience (20 avril)

Le vendredi 20 avril, Clementa et Charlotte commencèrent de connaître le style des manifestations que suscitait, sous leur toit, la présence d'un saint thaumaturge. Le calme de leur maison était, en règle ordinaire, à peine trou-

¹⁹ Sur cette femme remarquable, j'ai disposé d'une biographie anonyme, dactylographiée et polycopiée: *M. Marie-Charlotte Bethford, 1850-1929*, Montluçon, Oblates du Coeur de Jésus, 1929, 60 p., composée surtout à partir des chroniques personnelles de Mlle Bethford.

²⁰ *Op. cit.*, p. 82, 83, etc.

²¹ *M. Marie-Charlotte Bethford*, notice citée, p. 1.

blé par les papotages des heures d'ouvroir. Pendant dix jours, elles allaient devoir renoncer à la paix d'une vie régulière.

Beaucoup avaient déjà appris en quel endroit de Paris le saint de Turin donnait ses audiences. Or il suffisait de cinquante personnes pour créer une impression de cohue dans l'immeuble de la rue de la Ville l'Evêque; et les deux hôtes n'imaginaient pas encore qu'il fallait ordonner les démarches des dévots de don Bosco. Les Français ne sont pas naturellement disciplinés et les Italiens moins encore peut-être. Le premier qui les surprit provenait en effet de la péninsule. Charlotte racontera:

« Vendredi 20. A partir de 2 heures nous avons été assaillies par une foule de monde désirant voir Don Bosco. Nous ne nous attendions pas à cette affluence. Comme nous tenions à ce que la première bénédiction donnée dans la maison par ce saint fût pour nous, nous nous sommes réunies dans la bibliothèque au moment de son entrée. Je n'ai pu me défendre d'un prêtre, compatriote de Don Bosco; il s'est glissé malgré mes injonctions dans la bibliothèque, pour avoir, avec nous, la première audience; mais il a été discret et n'a pas écouté ce que nous avons dit; du reste, comme il ne comprenait pas le français, nous ne pouvions redouter cet inconvénient ».²²

Il fallait canaliser le flot et introduire les visiteurs l'un après l'autre auprès du saint prêtre. Les oblates comprirent alors que, pour cet office, elles n'avaient à compter que sur elles-mêmes. Le secrétaire Camille de Barruel, apparemment heureux de profiter de quelques heures de répit, annonça qu'il partait en visite et ne reviendrait qu'à six heures. Un peu vexées par la dérobade, les deux demoiselles firent face de leur mieux. Mlle Jacquier s'installa à la porte de communication entre le salon et la bibliothèque, c'est-à-dire à la porte d'introduction des visiteurs; Mlle Bethford, à la deuxième porte de cette bibliothèque, par laquelle ils sortaient de la pièce et accédaient au palier. « Ainsi, Don Bosco est bien gardé », notait la diligente Charlotte, qui semble avoir tenu son journal au fur et à mesure que l'après-midi s'écoulait.

Les visiteurs se succédaient à cadence rapide: don Bosco écoutait, donnait un conseil, recevait une aumône, offrait une médaille, remerciait..., et attendait le suivant. Mais le salon ne désemplissait pas. Comme ces messieurs et ces dames n'étaient pas habitués à patienter, surtout dans le semi-désordre que l'on imagine, beaucoup produisaient des raisons de se faire introduire avant autrui. Un trait nous le fait deviner:

« La comtesse Trappani, sa fille et leur suite étaient dans le salon, confondues dans la foule, qui, du reste, était composée de l'élite de la société, écrivit Mlle Bethford. Elle m'a fait passer sa carte. Je suis entrée dans la bibliothèque et je l'ai appelée, mais la barrière humaine a été infranchissable. Il y avait deux heures, au moins, que ces pauvres princesses étaient à se lamen-

²² Journal Bethford, 20 avril 1883.

ter. J'ai pu cependant les faire pénétrer chez Don Bosco par la petite porte. Elles se sont montrées très reconnaissantes »?

Cela se passait vers 5 heures, semble-t-il. Quelque temps après, Mlle Bethford griffonnait: « Il est 6 heures, le salon est encore plein; plus de chaises, toutes sont occupées; j'écris à genoux ». Elle ne pensera pas à nous confier la durée de l'audience, qui, dans le projet initial, n'aurait pas dû excéder deux heures. Une remarque jetée: « Nous avons été huit heures debout au moins »; et l'analogie avec le lendemain, où nous verrons que l'audience ne prit fin qu'à 21 heures, font supposer que don Bosco n'interrompit ses entretiens qu'au bout de sept heures et aux environs de 9 heures du soir.

La première journée d'épreuves des oblates fut close par un spectacle qu'il est permis de trouver cocasse et que notre observatrice s'empessa de noter. Son tableau synthétise pour nous vingt et trente conversations du saint avec de pieux admirateurs.

« Quand, avant de partir, Don Bosco est entré dans le salon pour donner une bénédiction générale, quelle affreuse bousculade! On s'est rué sur lui. Les uns criaient: Mon Père, mon fils a la fièvre...; mon Père, j'ai une loupe...; mon Père, mon fils me fait du chagrin; les autres: j'ai ceci, j'ai cela, etc., etc. Il y en avait aussi qui, armés de ciseaux, profitaient de la foule qui pressait le saint, pour couper sa soutane et se faire des reliques ».²⁴

Comme les auteurs des innombrables lettres qui s'entassaient désormais dans son courrier quotidien et dont les éléments conservés ont pu être analysés,²⁵ ils demandaient à don Bosco son secours dans leur petite ou grande détresse. Marguerite Pey, élève de la Visitation, 7, rue du Faubourg-St-Remy, à Meaux, lui écrivit le 8 juin suivant: « Permettez à une faible enfant de venir vous demander le secours de vos prières. L'avenir est si sombre que je ne sais où me réfugier... ».²⁶ Et une dame veuve Delattre (169, avenue de Neuilly, à Paris), le 7 juin: « Ayant appris vos cures miraculeuses, je viens vous recommander une pauvre veuve et mère de famille qui depuis longtemps souffre d'une affection de poitrine condamnée par les médecins... ».²⁷ La plupart de ces gens espéraient une aide temporelle: une guérison, la paix familiale, une meilleure ou moins mauvaise situation professionnelle... Les gens d'Ile-de-France n'avaient pas changé depuis Louis XI et François de Paule. Et don Bosco acceptait sans réticence de jouer son rôle médiateur dans une religion de « salut » au sens le plus large de ce terme.

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*

²⁵ « Répertoire analytique des lettres françaises adressées à don Bosco en 1883 », *Cahiers salésiens*, 8-9, Lyon, 1983.

²⁶ Inédit. ACS, 126.21, Pey.

²⁷ Inédit. ACS, 126.21, Delattre.

Les audiences ordonnées des 21 et 22 avril

Pendant et après les heures laborieuses du vendredi 20 avril, les deux oblates avaient médité à loisir sur les avantages du bon ordre, y compris avec les gens les mieux policés de la société parisienne. Et elles organisèrent leur défense des jours suivants.

Le samedi 21, don Bosco alla déjeuner chez l'abbé Roussel, directeur de l'oeuvre des orphelins-apprentis d'Auteuil, rue La Fontaine. Quatre ans plus tôt, il avait été près d'accepter la charge de cette institution et tenait certainement à réparer le mauvais effet de l'échec des tractations alors menées avec M. Roussel. Celui-ci fut très satisfait de sa démarche obligeante et insista pour le revoir plus longuement avant son départ de Paris.²⁸ Après quoi, don Bosco arriva rue de la Ville l'Evêque. Il était alors environ 15 heures.

Les visiteurs étaient aussi nombreux que la veille, mais tout était « organisé avec ordre », remarquera, non sans satisfaction, Mlle Bethford. « Ce n'est pas comme hier. Nous avons donné des numéros et obligé les personnes à inscrire leurs noms ». De la sorte, les gens étaient, en principe, appelés en fonction de leur inscription, c'est-à-dire de leur arrivée dans l'appartement des oblates. Mlle Bethford expliquera dans sa chronique du jour:

« Dès que l'audience est ouverte, Mlle Jacquier, munie du double de la liste faite à l'entrée des personnes, appelle les numéros correspondants ».

Mais, pour ménager les relations de ces dames, des tours de faveur étaient prévus, selon la formule inaugurée la veille à l'avantage de Mme Trappani. « Pour moi, continuait Mlle Bethford, je fais entrer par une petite porte les personnes infirmes ou recommandées par nos amies ». Seulement, les autres visiteurs n'étaient pas nécessairement dupes du manège. « Ce n'est pas toujours facile, reconnaissait Mlle Bethford; quand on s'en aperçoit au salon, ces petits tours soulèvent de vraies rumeurs. On crie à la souricière. Nous retrouvons quelquefois chacune notre porte pour nous faire des signes d'intelligence. Cela fait sourire le bon Don Bosco, qui reçoit avec une patience inaltérable bien des ennuyés et bien des ennuyeux ».²⁹ Le saint homme consacrait aux audiences une partie de ses journées depuis une douzaine d'années déjà...

Les premiers inscrits sur la liste du jour étaient certainement d'origine bretonne. Il s'agissait de la « famille Le Conédic », a écrit la copiste, mot qu'il faut peut-être lire: Le Couédic. Les entretiens duraient en moyenne de six à sept minutes. En effet, selon notre chroniqueuse, au bout d'un peu plus de

²⁸ La visite de don Bosco fut immédiatement relatée dans le périodique de l'oeuvre, *La France illustrée*, 28 avril 1883. Sa vie y était résumée et un article spécial était consacré au chien *Grigio*. Un récit de la visite de don Bosco rue La Fontaine en MB XVI, 165/24 à 166/14.

²⁹ Journal Bethford, 21 avril 1883.

six heures d'audience et quand il était près de neuf heures du soir, soixante familles avaient eu leur entretien particulier. Lasses, mais contentes du déroulement de l'après-midi, Clementa et Charlotte obtinrent alors leurs pieuses récompenses. «Étant restées seules avec quelques personnes qui accompagnent le Saint, nous nous sommes agenouillées de chaque côté de la table pour demander au Père sa bénédiction. Il nous a bénies et nous a dit que nous sommes ses deux anges gardiens ».³⁰

Le lendemain 22 avril était un dimanche. Les oblates avaient probablement cru pouvoir passer en paix au moins la matinée du jour du Seigneur. Hélas! « Depuis six heures on réclame Don Bosco. C'est à n'y pas tenir! », noterait Mlle Bethford en ouvrant la chronique du jour. Au train des événements, elles risquaient, par les contraintes du service, de ne pouvoir bénéficier, comme elles le désiraient, de la proximité d'un « saint » pourtant présent chez elles une partie de la journée. Elles s'en ouvrirent à la créatrice de leurs soucis. « Madame de Combaud a été fort aimable, nous apprend Charlotte ce dimanche 22. Elle est venue et, nous voyant dans une pareille presse, elle a compris qu'il ne nous serait pas possible, à nous-mêmes, de voir Don Bosco à notre aise et elle a mis sa maison à notre disposition ».³¹

Ce jour-là, don Bosco arriva rue de la Ville l'Évêque vers 15 heures. Il avait déjeuné chez les assumptionnistes de la rue François 1er. Sa conversation paraîtrait sous forme d'interview, dans leur hebdomadaire, *le Pèlerin*, le 12 mai suivant. Depuis lors, les assumptionnistes n'ont cessé de répéter que, ce 22 avril, don Bosco les encouragea de manière décisive à publier *la Croix* quotidienne, dont le premier numéro sortit le 16 juin 1883.³²

Rue de la Ville l'Évêque, il trouva ses deux « anges gardiens » nullement disposés à laisser à d'autres la dure tâche qu'ils avaient assumée. Il y avait pourtant des volontaires. La veille, elles avaient vu arriver l'abbé Marie-Dominique Sire, directeur au séminaire de Saint-Sulpice et personnalité marquante du monde religieux d'alors, qui allait beaucoup fréquenter don Bosco (et don Rua) durant ces semaines d'avril-mai 1883.³³ « Il a fait une longue pause, observa Mlle Bethford dans sa chronique du samedi. Il avait avec lui une dame qui

³⁰ *Ibid.*

³¹ Journal Bethford, 22 avril 1883.

³² Voir, par exemple, *la Croix*, 1er décembre 1934; citée en MB XVI, 170, note.

³³ Voici les lignes très instructives que M. Irénée Noyé, archiviste de la Compagnie de Saint-Sulpice, m'écrivait à son sujet le 19 mai 1987: « ...Avec Don Bosco, vous tombez sur le pittoresque Marie-Dominique Sire, "de notoriété mondiale" (dit sa notice nécrologique). Né à Saint-Jory, dioc. de Toulouse, le 12 mars 1827, d'une famille qui compta six fils prêtres (dont trois sulpiciens); grand séminaire à Issy et Paris; prêtre en 1851; envoyé au séminaire du Puy, il fut promoteur et ouvrier de la gigantesque statue de Notre-Dame (1854); il fit imprimer la collection des traductions en toutes langues et dialectes de la Bulle *Ineffabilis*. Directeur au séminaire St-Sulpice de Paris (1855-1894), c'est à ce titre qu'il fut directeur des catéchismes de la paroisse, de 1877 à 1894; il passa ensuite à la paroisse comme vicaire (1894-1910). Retiré à 83 ans(?), il mourut à St Jory le 11 décembre 1917, à 90 ans ».

m'a proposé de me remplacer dans mon office. Je l'ai remerciée de son obligeance intéressée ». Elle enchaînait :

« Un prêtre est venu avec sa philothée inventeresse d'un fusil perfectionné qu'elle tenait à faire bénir à Don Bosco. Tous deux voulaient passer hors les rangs. Nous n'avons pas permis ».

Ce samedi, l'abbé Sire n'avait pu être reçu par don Bosco. Mlle Bethford le revit le lendemain et put admirer à loisir le splendide volume de traductions du dogme de l'Immaculée Conception, « magnifique travail d'enluminure » que le sulpicien était sur le point d'expédier à Rome.³⁴ Il est à peu près certain que don Bosco feuilleta lui aussi ce livre dans les heures qui suivirent.

Le flux constant des visiteurs

Désormais, de jour en jour, jusqu'au 30 avril, quand la concurrence d'une retraite obligea les oblates à renoncer aux réceptions, l'affluence des dévots et des curieux ne fit que croître autour de don Bosco. Ils voulaient à tout prix le voir, l'entendre et, si possible, le toucher et palper quelque chose de lui. Le degré de leur enthousiasme revêtait même des formes inquiétantes pour nous aujourd'hui. La « religion » de ces gens était-elle pure ? Ne frôlaient-ils jamais un certain « fétichisme » ces Français et surtout ces Françaises acharnés à couper un morceau de soutane ou quelques cheveux mal peignés de don Bosco ? N'attribuaient-ils pas en effet à son contact ou au contact d'objets lui appartenant un pouvoir magique capable d'attirer la chance et d'écartier les dangers, selon la stricte définition de ce comportement connu ? S'ils étaient interrogés, des psychanalystes ne dénonceraient-ils pas une certaine perversion sexuelle dans la recherche effrénée, par un public féminin, du contact ou de la simple vue d'un prêtre ami de Dieu ? Il ne convient pas ici d'aller au-delà de ces questions plus ou moins troublantes.

Quel que soit notre jugement sur lui, l'appétit des Parisiens pour notre don Bosco augmentait. Comme les audiences particulières ne pouvaient être accordées qu'à une minorité, les autres s'enquéraient de ses déplacements et des chapelles et des églises de ses célébrations matinales. Ils le verraient, l'approcheraient et, peut-être, communieraient de sa main. Pendant la dernière semaine d'avril, les messes de don Bosco furent distribuées dans des sanctuaires chaque jour différents : pensionnats, oratoires privés et, à partir du samedi 28, églises paroissiales.

³⁴ « Mr l'abbé Sire a encore passé une partie de la journée à attendre son tour. Il observe tout et n'a cessé de se promener dans le salon, dans l'antichambre. Il m'a montré un splendide volume de la traduction du dogme de l'Immaculée Conception, qui vient d'être achevé et qu'il va expédier à Rome. C'est un magnifique travail d'enluminure ; il a des pages qui valent plusieurs milliers de francs... » Journal Bethford, 22 avril 1883.

Le public de ces messes était toujours des plus aptes à remplir le plateau de la quête. Cela se comprend aisément. Don Bosco était monté jusqu'à Paris et se disposait à se rendre à Lille avant tout pour résoudre des problèmes lancinants de trésorerie. Il lui fallait payer la construction de l'église du SacréCoeur de Rome, assumée à la demande de Léon XIII, et les dettes des maisons salésiennes du midi de la France, de Marseille notamment. Les Français lui donnèrent beaucoup. Au cours de ce voyage de 1883, don Bosco reçut plus que jamais dans sa vie d'apôtre. Rue de la Ville l'Evêque, « Don Bosco reçoit beaucoup d'argent », observa Charlotte Bethford. Elle remarquait que dementa Jacquier, l'introductrice immédiate des visiteurs, « voit remettre des poignées d'or ». ³⁵ Le lundi matin 23 avril, don Bosco célébra la messe dans l'oratoire particulier de Mme de Ribes, boulevard Saint-Germain, devant une assistance d'une quarantaine de personnes. Le fils de Mme de Poulpiquet ³⁶ passa dans les rangs pour la quête. ³⁷ Le mardi 24, il célébra à la Visitation, 110, rue de Vaugirard; le mercredi 25, chez le vicomte de Damas, « le grand promoteur des pèlerinages »; le jeudi 26, à l'orphelinat de la Présentation, oeuvre du chanoine Pelgé, rue Nicolo, à Passy; le vendredi 27, chez les Dames du Cénacle, entouré de quelque quatre cents assistants, qui s'étaient entassés dans la chapelle et au parloir; ³⁸ le samedi 28, dans l'église Notre-Dame des Victoires remplie de beau monde et environnée d'équipages armoriés; le dimanche 29, dans la chapelle des Dames de St Thomas de Villeneuve, rue de Sèvres; ³⁹ et, le lundi 30, à l'église de la Madeleine, pour remercier les dames quêteuses de son sermon de charité le samedi précédent.

Après sa messe, quand il avait enfin pu se libérer d'une assistance qui l'assaillait dans les sacristies et les parloirs, don Bosco faisait quelques visites à des malades incapables de se déplacer. Ainsi, le 25 avril, il s'en fut saluer, à Grenelle, mère Marie de Jésus, fondatrice des Petites Soeurs de l'Assomption. ⁴⁰

Lui offrir une voiture pour ses déplacements à travers Paris présentait un double avantage. C'était un geste charitable et donc méritoire; et il permettait de jouir, pendant quelques minutes, de la proximité du « saint ». A deux reprises, cette fin d'avril, des ecclésiastiques parvinrent à transporter don Bosco avec eux jusqu'à la chapelle de sa célébration et à lui confier ainsi leurs problèmes. Le premier était un moine de Solesmes destiné à la célébrité. André Mocquereau, ⁴¹ atteint d'une laryngite obstinée qui le rendait presque aphone,

³⁵ Journal Bethford, 25 avril 1883.

³⁶ Etait-ce le futur dominicain Ambroise-Marie de Poulpiquet? Né en 1878, il n'avait que cinq ans et j'ignore s'il était alors à Paris...

³⁷ Selon l'Ancien Magistrat, p. 74-75.

³⁸ D'après la chronique de la maison, utilisée en MB XVI, 184/18 à 185/18.

³⁹ Selon le P. Auffray, *Un saint...*, p. 259.

⁴⁰ Voir *La Mère Marie de Jésus*, Paris, Bonne Presse, 1909, p. 309-316.

⁴¹ André Mocquereau, « bénédictin de la Congrégation de France, monastère de Solesmes, né en 1849 à Cholet, mort à Solesmes le 19 janvier 1930 (...) Entré à l'abbaye de Soles-

comptait sur don Bosco pour en être débarrassé. Le vendredi 27 avril, il loua une voiture et vint le prendre avenue de Messine pour le mener chez les Dames du Cénacle; à travers beaucoup de péripéties, qu'il raconta ensuite avec force détails savoureux dans ses lettres contemporaines à mère Cécile Bruyère, à son père abbé dom Couturier et à sa soeur religieuse,⁴² il lui exposa son cas et reçut une bénédiction particulière, dont il affirmera s'être bien trouvé. En la circonstance, il a dessiné, à sa soeur religieuse, du « pauvre don Bosco » secoué de six heures du matin à onze heures du soir, un portrait qui mérite d'être contemplé ici. Tel était le saint homme que l'on découvrait dans le cabinet de travail de Mlle de Sénishac:

« Le pauvre Don Bosco est bien cassé et son portrait que vous connaissez est bien loin de la réalité. Il porte au moins 70 ans; il marche fort difficilement. Au premier moment je fus un peu étonné de trouver un saint si ordinaire dans toute sa personne. Barbe longue, cheveux mal peignés et longs se dirigeant de tous côtés, avec grand désordre. De plus, habits bien râpés, le col de la douillette d'un vert passé, etc. Voilà pour l'extérieur... ».⁴³

Le lundi 30 avril, un autre futur personnage, l'abbé François-Joseph de Bonnefoy (1839-1906), qui sera évêque de La Rochelle (1893-1901), puis archevêque d'Aix (1901-1906), procéda de manière analogue. Au début de la matinée, avant la messe de la Madeleine, il prit don Bosco à son domicile pour le conduire au chevet d'une malade de seize ans, dénommée Marguerite. Don Bosco invita Marguerite à prier jusqu'au 15 août. Ce jour-là, en effet, elle se leva, assistera à la messe et sera définitivement délivrée de son mal.⁴⁴

Les messes, les visites et les transports, au cours desquels notre don Bosco était fréquemment arrêté ou interrompu par des messagers importuns et des gens en larmes, ne lui laissaient, en fin de matinée, que le temps de déjeuner vivement à droite ou à gauche, pour arriver enfin rue de la Ville l'Evêque dans les premières heures de l'après-midi.

Le lundi 23, il y trouva Mlle de Sénishac, qui, à la grande satisfaction de ses deux compagnes, était rentrée de Montluçon. D'autant que ce lundi

mes en 1877, sous la direction de dom Guéranger, il fut ordonné prêtre en 1879 et devint dès ce temps le principal élève et l'aide de dom Pothier, auquel il devait succéder plus tard comme directeur du chœur et de l'école grégorienne de Solesmes. C'est dom Mocquereau qui, devant les attaques auxquelles la restauration du chant liturgique par dom Pothier donnait lieu, eut l'idée de fonder une publication, sous le titre de *Paléographie musicale*, reproduisant par la phototypie quelques-uns des plus remarquables parmi les anciens manuscrits... » A. GASTOUE, « Mocquereau », dans le *Dictionnaire des connaissances religieuses*, Suppléments 1929-1933, col. 432-433.

⁴² Lettres éditées dans le *Bulletin salésien*, mars 1930, p. 75-76; et en MB XVI, 485-490 (document 25).

⁴³ Lettre d'A. Mocquereau à sa soeur, s. d. (fin avril 1883); MB XVI, 488.

⁴⁴ Sources: lettre du salésien Jean-Baptiste Fèvre à G. B. Lemoyne, 1er décembre 1898-après une conversation avec Mgr de Bonnefoy; ACS 126.3 Fèvre; et lettre de la baronne de Cholet, 29 novembre 1930. Voir MB XVI, 243/10 à 244/29.

était, pour les oblates parisiennes, « jour d'ouvrage »! « Mais, observait gentiment Mlle Bethford, Mlle de S. étant là, tout se simplifie ». De son côté, la directrice informait Montluçon: « Lundi 1 h. ... Le salon est déjà à moitié plein et nous avons ouvert la porte du cabinet où reçoit don Bosco au trésorier de la cathédrale qui s'est présenté avec une carte de monsieur le curé... ». ⁴⁵ Les dames de l'ouvrage furent admises les premières à l'audience du jour. En vérité, comme elles ne s'étaient pas crues tenues d'être toutes présentes au début de l'après-midi, une réunion particulière fut organisée pour elles à 17 h. « dans l'antichambre ». « Don Bosco leur dit quelques paroles très courtes et les bénit ». ⁴⁶

Il arrivait que l'après-midi fût très avancée quand, enfin, don Bosco gravissait l'escalier du 27, rue de la Ville l'Evêque. Le vendredi 27, attendu depuis midi, il ne franchit le seuil de l'immeuble que vers 16 h. 30. ⁴⁷ Mais, passés les premiers jours, les oblates s'étaient accoutumées à un horaire capricieux. Elles aidaient les gens à patienter. Après avoir attendu inutilement des après-midi entières, certains devaient revenir le lendemain « munis de leurs précieux tickets ». Et, quand un certain chiffre était atteint, les tickets n'étaient plus délivrés. Cette sorte de décision fut prise de plus en plus tôt. Le jeudi 26, Mlle de Sénishac mandait à Montluçon:

«... C'est inexprimable! Hier mercredi, *mon jour*, impossible entre mes visiteuses et la foule pour Don Bosco de vous écrire un mot. A 1 heure, heure à laquelle nous ouvrons les portes, 50 personnes stationnaient dans la rue et dans la cour. Après 100 numéros donnés, nous avons renvoyé les gens disant qu'il était impossible qu'il en passe davantage. Mais quelle peine pour le leur persuader »! ⁴⁸

Elle ajoutait sur ses collaboratrices:

« Charlotte et Clementa, chacune à leur poste, sont admirables de fermeté et de douceur. D. Bosco les appelle ses deux anges gardiens. Moi je ne fais que brouiller leurs affaires; aussi je me montre le moins possible. Je tâche néanmoins de ne pas manquer trop de bonnes occasions de connaître les personnages importants. Nous en devenons de fort *gros* en cette occasion ». ⁴⁹

Elle voulait probablement dire que, de recevoir chez elles des personnes huppées les grandissait dans la considération du monde... Mlle de Sénishac

⁴⁵ Lettre d'O. de Sénishac à L.-T. de Montagnac, Paris, 23 avril 1883; Archives de Montluçon.

⁴⁶ Journal Bethford, 23 avril 1883.

⁴⁷ Je me fie à Mlle Bethford, qui notait, à propos du P. Argand réclamant don Bosco à 17 h. 30: «Comment faire pour interrompre l'audience? Don Bosco est là depuis à peine une heure et plus de cent personnes l'attendent depuis près de midi ». Journal Bethford, 27 avril 1883.

⁴⁸ Lettre d'O. de Sénishac à L.-T. de Montagnac, Paris, 26 avril 1883; Archives de Montluçon.

⁴⁹ Même lettre.

eût aimé décharger ses auxiliaires d'un fardeau qui les exténuait trop. Don Bosco, demanda-t-elle à l'abbé de Barruel, ne pourrait-il pas trouver quelques messieurs qui lui soient dévoués pour les aider à « faire la police »? Le secrétaire transmit devant elle la commission au saint prêtre. « Je voudrais vous rendre l'accent avec lequel il nous répondit, communiqua-t-elle aussitôt à sa supérieure de Montluçon. "Les hommes n'ont pas beaucoup de patience, et il faut s'armer d'une grande patience pour faire cet office. Mais, quand vous en aurez assez, Don Bosco ira ailleurs". Et nous de protester. La douceur, la patience est le trait saillant de ce saint homme. Elle est incroyable et communicative ».⁵⁰

Il convient de rectifier ici une tradition, qui a commencé de se répandre dès cette lointaine époque et qui s'est incrustée dans l'histoire salésienne. Deux comtesses sont entrées en scène à la place ou, au moins, avec les deux oblates. Selon l'Ancien Magistrat, rue de la Ville l'Evêque, « le service d'introduction était fait par des dames du monde, qui se disputaient cet honneur ».⁵¹ L'édition primitive de cette brochure⁵² en disait même les noms: il s'agissait notamment des dames de Caulaincourt et d'Andigné. Après avoir été traduit en italien, ce récit primitif fut versé, vers 1890, dans un volume des *Documenti*,⁵³ d'où, quarante-cinq ans après, il passa, assorti d'une nuance imposée par le journal Bethford, communiqué entre temps, dans nos *Memorie biografiche*. Nous y lisons aujourd'hui:

« Alle signorine però prestarono mano la contessa De Caulaincourt, la contessa D'Andigné, e altre illustri dame parigine ».⁵⁴

Mlle de Sénislhac dénonça immédiatement la fausse information imprimée. Le 23 mai 1883, elle écrivait à Montluçon:

«... Nous vous adressons une petite brochure qui vous amusera en décrivant les salons de Melle de S.! Ce qu'il y a de bon c'est Clemen ta et Charlotte désignées sous les noms de Caulaincourt et d'Andigné! Ainsi écrit-on l'histoire plus d'une fois... »⁵⁵

⁵⁰ Même lettre.

⁵¹ Ancien Magistrat, p. 62.

⁵² Rappelons ici que nous suivons l'édition « revue », qui date pourtant de l'année 1883.

⁵³ Voici les textes successifs. « Le service d'introduction était fait par des dames du monde qui se disputaient cet honneur. Parmi celles-ci, nous avons remarqué Mlle de Sénislhac, Mmes de Caulaincourt, Comtesse d'Andigné, et bien d'autres avec ». (Ancien Magistrat, deuxième édition, p. 51). Dans l'édition revue, la phrase: « Parmi celles-ci... d'autres avec », a été retranchée. « Il servizio per l'introduzione della gente è fatto da illustri dame che si disputano questo onore. Fra queste vi erano Madamigella di Sénislhac, Madama di Caulaincourt e la Contessa d'Andigné ». [*Documenti* XXV, 120).

⁵⁴ MB XVI, 108/29-31.

⁵⁵ Lettre d'O. de Sénislhac à L.-T. de Montaignac, Paris, 23 mai 1883; Archives de Montluçon. La « petite brochure » était certainement l'édition non revue de *Dom Bosco à Paris*, par un Ancien Magistrat.

Le journal Bethford empêchera les oblates de disparaître derrière leurs brillantes concurrentes; mais celles-ci leur sont restées indument associées.

Et l'abbé de Barruel? Pour notre consolation, Charlotte Bethford nous rassure: il se comportait en salésien actif et débrouillard. « Moi, écrit-elle, je présente toujours à Don Bosco, quand il arrive, un énorme paquet de lettres contenant des billets de banque. Souvent je ne donne à Don Bosco que les plis qu'on me recommande pour lui seul. Je donne les autres à Mr de Barruel qui s'installe dans notre salle commune, y dépouille le courrier, recueille les billets, répond aux demandes, propositions, etc., etc. ».⁵⁶ Le secrétaire oeuvrait donc à l'étage supérieur de l'immeuble, en principe réservé à la communauté.

L'atmosphère de la salle d'attente

La douceur et la patience « incroyables » de don Bosco étaient aussi « communicatives », au dire de Mlle de Sénislhac.⁵⁷ Sa parfaite sérénité d'homme toujours harcelé et toujours paisible en a surpris et modéré plus d'un. Elle calmait les impatients. Après les premiers jours, les gens ne s'agitaient plus et les « rumeurs » avaient cessé dans les salons d'attente de la rue de la Ville l'Evêque. D'après l'Ancien Magistrat, qui, à cet endroit, ne fut pas trop abusé par les apparences, « on attendait des heures et encore des heures. On récitait le chapelet, on disait des prières; le prêtre qui se laisse conduire et se donne à tout ce qui se trouve sur son passage, ne pouvait être bien exact. Dans cette longue attente cette foule elle-même devenait un spectacle édifiant. Elle était vraiment dans l'atmosphère du bon Dieu; elle restait patiente et condescendante; elle savait céder, et laissait passer au milieu d'elle les malades qu'on amenait en grand nombre ».⁵⁸

Charlotte Bethford, la femme à l'oeil perçant, était, il est vrai, moins sensible à la piété de l'atmosphère des salles d'attente. Ses observations ont été plus réalistes. La curiosité, la superstition, la cupidité, la simplesse, voire la sottise, lui semblaient se mêler à fortes doses à la vraie dévotion dans un public de plus en plus hétéroclite.

« On nous apporte grand nombre d'objets à faire bénir: chapelets, médailles, images, etc. Une dame auteur nous a fait présenter sa plume pour être bénite; d'autres nous ont apporté des plumes neuves pour servir à Don Bosco dans les signatures qu'il donne et leur servir de reliques; d'autres encore plus avisés, tandis que le saint est entouré par la foule, au moment de la bénédiction générale, lui prennent les cheveux ou coupent des morceaux de sa soutane. (...)Un libraire,⁵⁹ s'étant aperçu que l'on donnait pour tickets de simples papiers

⁵⁶ Journal Bethford, 25 avril 1883.

⁵⁷ Voir, plus haut, note 50, la lettre citée du 26 avril.

⁵⁸ Ancien Magistrat, p. 62.

⁵⁹ Très probablement, le libraire Adolphe Josse, 31, rue de Sèvres, à Paris, qui ajoutait,

blancs, nous a envoyé et nous envoie tous les jours un paquet de ses cartes; d'un côté est son adresse et les oeuvres de Don Bosco dont il est dépositaire, de l'autre j'écris le jour d'audience et le n° d'ordre. Personne n'a idée de la presse des gens, à 1 h. après midi, pour se précipiter à qui le 1er vers la bienheureuse table d'inscription. Au milieu de tant de dames empressées pour voir Don Bosco et qui invoquent pour arriver à leurs fins toutes les protections, titres et recommandations possibles, il y en a une masse qui sont poussées par la curiosité la plus inconsciente. Au moment d'entrer, il leur arrive de nous faire des questions telles que celles-ci: "Qu'est-ce qu'on dit? ...Comment parle-t-on à Don Bosco? ... Lui parle-t-on à genoux? Etc., Etc." ».⁶⁰

Sensible aux petites choses de l'humaine nature, Charlotte avait cependant, nous le savons, bon coeur. Elle prenait en pitié les gens, surtout de condition modeste, qui attendaient longtemps et en vain une simple bénédiction. Le jeudi 26, c'était le cas d'une petite sourde-muette, venue de la campagne des environs de Paris, avec deux femmes de sa parenté. Les pauvres femmes se lamentaient en voyant arriver l'heure du départ de leur train. « Nous ne sommes pas assez riches, disaient-elles, pour faire deux voyages, sacrifier deux journées... ». Les gardiennes de don Bosco les laissèrent bientôt passer.⁶¹

Les minutes de tension

Il arrivait à des malades, petits et grands, de créer des moments de tension dans l'atmosphère plutôt patiente et soumise des salles d'attente de la rue de la Ville l'Evêque. L'événement serait ensuite raconté chez soi par les témoins et, en certains cas, répercuté jusque dans la presse.

Le jeudi 26 fut un jour de « grande affluence » (Mlle Bethford). Le soir venant, don Bosco était attendu à l'extérieur par deux équipages: par celui de M. de Saint-Phalle, chez qui il devait dîner; et aussi par celui d'une malade qui demeurait près de la gare du Nord, donc du côté opposé de Paris. Il était huit heures lorsque l'audience prit fin. Le jeune de Saint-Phalle était impatient d'emmener don Bosco dans sa famille, réunie depuis 6 h. pour le recevoir. Il le fit savoir. Mais don Bosco ne parut pas s'en préoccuper, remarqua notre témoin habituel. Avec grand calme, il lui dit qu'il se rendrait chez lui « dans un moment », après avoir visité le malade.⁶² Dieu sait à quelle heure insolite la famille de Saint-Phalle se mit à table ce soir-là! Et l'on conçoit que Mme de Combaud

à la fin du livre de Léon AUBINEAU, *Dom Bosco. Sa biographie, ses oeuvres et son séjour à Paris*, Paris, Adolphe Josse, éditeur, 1883: «On trouve dans notre librairie tous les ouvrages publiés par DOM BOSCO, ainsi que les images et les médailles de Notre-Dame Auxiliatrice. - Nous serons heureux de donner sur les oeuvres de DOM BOSCO tous les détails dont on pourra avoir besoin » (*op. cit.*, p. 95).

⁶⁰ Journal Bethford, 26 avril 1883.

⁶¹ *Ibidem*.

⁶² *Ibidem*.

ait pu assurer à dom Mocquereau, ce jour ou la veille, que don Bosco était « introuvable » avenue de Messine. « Il part à 7 h. du matin et ne rentre qu'à 11 h. ½ du soir, harassé de fatigue ».⁶³

La scène était parfois en même temps édifiante et burlesque. Le 30 avril, jour de clôture des audiences de la rue de la Ville l'Evêque, les organisateurs avaient décidé des mesures jugées appropriées aux déceptions qu'ils allaient causer. Pour se débarrasser d'une masse d'importuns, Charlotte Bethford s'était munie de la liste des églises et chapelles dans lesquelles don Bosco devait célébrer la messe les jours suivants et conseillait aux gens de s'y rendre pour lui parler « soi disant » (c'est elle qui s'exprime) plus facilement. Quant à M. de Barruel, avant de remonter dans la salle communautaire des oblats qui lui servait de bureau, il lui donna l'ordre formel de ne laisser entrer personne chez don Bosco en dehors des numéros, à l'exception toutefois, dit-il de façon à être entendu de tous, « de Mme de Martimpré, qui entrera dès qu'elle se présentera ».

M. de Barruel n'avait été que trop bien compris. La perche qu'il tendait fut aussitôt saisie. A peine était-il parvenu en haut de la rampe de l'escalier qu'une femme du peuple cria: « Madame de Martimpré », poussant en avant une jeune femme pieds nus, vêtue de haillons et tenant dans ses bras un enfant souffreteux prêt à mourir. Le visage hâve de la mère, encadré d'un foulard d'indienne, son regard plein de désir et d'anxiété, rendaient intéressante au dernier point cette malheureuse créature. Sur l'interpellation de la vieille, la foule, respectueuse devant une telle incarnation de la misère, se sépara en deux haies pour la laisser passer. « J'ouvris la porte, raconta Mlle Bethford, qu'il suffit de recopier pour peindre un tableau coloré; mais je venais de la refermer, lorsque Mme de Martimpré, la vraie, se présenta. Je me fâchai alors contre la vieille qui m'avait trompée; mais elle me dit de ne point regretter un acte de charité. La pauvre femme qui est entrée, dit-elle, est venue ici en pèlerinage pieds nus, du fond de la Bastille, pour faire bénir son enfant au Saint ». Cependant, le grand appariteur, M. de Barruel, qui avait, lui aussi, compris et peu apprécié le subterfuge, redescendait l'escalier et, entrant chez don Bosco, donnait une verte admonestation à la fausse Mme de Martimpré. Peu importait à cette femme! « Elle avait ce que son coeur désirait », selon la jolie formule de l'oblate. Don Bosco avait béni l'enfant et promis qu'il vivrait. Elle sortit « ivre de joie ».⁶⁴

Une autre scène d'enfant malade, presque aussi touchante, mais qui fut beaucoup moins remarquée, était survenue peu auparavant. Ce lundi 30 avril, don Bosco était arrivé très tard chez les oblats. Il ne pouvait plus apparaître sur le pavé sans provoquer un attroupement. Dans la rue même de la Ville

⁶³ Lettre d'A. Mocquereau à M. Cécile Brugère, probablement le 26 avril 1883; éd. MB XVI, 486.

⁶⁴ Journal Bethford, 30 avril 1883.

L'Evêque, nul service d'ordre masculin ou féminin n'interdisait de l'approcher aux gens suffisamment hardis et décidés. « Il était tellement entouré dans la rue (ce jour-là), écrivit textuellement Mlle Bethford, que, pour venir de chez Mr le Curé, c'est-à-dire du numéro 8 — là où, cent ans après, sont aujourd'hui établis les services généraux de l'archevêché — au numéro 27, il a mis une heure et demie ». Aussi était-il extrêmement fatigué. Il demanda quelque chose à boire à Mlle Jacquier, qui s'empessa de lui préparer un mélange d'eau tiède et de malaga. Or, tandis qu'il traversait la cour de l'immeuble, on lui présenta un petit enfant infirme couché dans une voiture. Il le regarda et dit: « Si Don Bosco était seul, il ferait marcher l'enfant; mais il y a trop de monde. L'enfant marchera le jour de l'Assomption. S'il est encore couché, il écrira à Don Bosco: Don Bosco, vous ne savez pas prier ». Ses parents furent enchantés. Ce trait, tout à fait dans le mode souriant de don Bosco, qui mêlait l'humour à la gentillesse et parlait de lui-même à la troisième personne, nous arrive dans la chronique de Mlle Bethford, qui le narra sur-le-champ d'après Mme de Lespérut, témoin de la scène.⁶⁵

L'épisode de Bouille (27-28 avril)

En cette fin d'avril, cette sorte d'événement qui retentit le plus dans l'opinion fut son intervention près du petit-fils de Bouille, le vendredi 27.

Pour comprendre l'émotion suscitée par ce nom dans le salon de la rue de la Ville l'Evêque, il faut avoir à l'esprit l'épopée des soldats d'Athanase de Charette de la Contrie (1828-1911), c'est-à-dire des zouaves pontificaux, qui s'étaient mis au service du pape Pie IX et qui, pendant la récente guerre franco-allemande, avaient constitué la « légion des Volontaires de l'Ouest ». Cette légion s'était alors illustrée, les 2 et 4 décembre 1870, dans la dure bataille de Patay, petite ville du Loiret. C'était dans cette même bataille qu'avaient péri le comte Fernand de Bouille (né en 1821) et son fils de vingt-six ans, Jacques de Bouille.⁶⁶ Jacques de Bouille, qui avait épousé en 1866 Mlle de Chasseval, lui avait laissé deux fils, sur lesquels elle veillait avec la sollicitude que l'on imagine...

Or, au cours de l'après-midi du 27 avril, Mme de Bouille se présenta, rue de la Ville l'Evêque, munie d'une carte, par laquelle le curé de la Madeleine

⁶⁵ *Ibidem.*

⁶⁶ Je tire mes informations sur la famille de Bouille de l'article « Bouille du Charriol », dans le *Dictionnaire des familles françaises anciennes ou notables à la fin du XIXe siècle*, par C. d'E.-A., t. VI, Evreux, 1907, p. 91-92. En outre, on lit dans une histoire de la bataille de Patay contemporaine de l'événement: « Le général de Bouille, chef de l'état-major du 17e corps, était mortellement atteint, ainsi que le colonel de Charette, chef des zouaves pontificaux, qu'on laissa pour mort sur le champ de bataille » (*Encyclopédie du XIXe siècle*, vol. 66, années 1869-1871, p. 367).

priait les *oblates* d'obtenir de don Bosco une visite à l'un d'eux, qui était en proie à une violente fièvre typhoïde et considéré comme perdu par les médecins soignants.⁶⁷ Mlle Bethford, qui gardait en mémoire l'épisode de SaintPhalle, conseilla à la pauvre mère, dont les pleurs mouillaient la carte de présentation, de faire dépêcher vers cinq heures un équipage complet, avec un membre de la famille, « pour emporter le Saint homme » chez elle et jusqu'auprès de l'enfant mourant. Cet après-midi-là, les oblates devaient compter avec un Camille de Barruel survolté et même « terrible », pour employer le qualificatif de la chroniqueuse. Il s'opposait catégoriquement à tout passedroit. Une duchesse Salviati arriva « bouleversée » pour demander don Bosco au chevet de sa fille de seize ans, qui agonisait. Il se contenta de promettre d'informer; et la femme s'en alla. C'est alors que Mlle Bethford lui transmit la supplique de Mme de Bouille, qui, ne l'oublions pas, avait été adressée aux oblates. Il n'y prêta à peu près nulle attention. Cependant notre oblate guettait l'horloge et le bruit des voitures. A cinq heures et demie, l'équipage souhaité pénétra dans la cour de l'immeuble. Et un oncle du malade, accompagné par un père jésuite alors très connu à Paris, Gustave Argand,⁶⁸ se dirigea vers Mlle Bethford. Celle-ci avait l'intention de le mener jusqu'à don Bosco. Mais il lui fallait d'abord franchir le barrage de Barruel, qui bloquait le palier. Le garde du corps restait « inflexible comme une roche devant l'infortuné vieillard, qui s'arrachait les cheveux de désespoir et criait: "J'ai promis à la mère de l'enfant de lui ramener Don Bosco, je ne puis rentrer sans Don Bosco!" » (C. Bethford). Le bruit attira Mlle de Sénislhac. Très émue par le tumulte, elle fraya elle-même un passage dans le salon à M. de Bouille. « Au nom du héros de Patay, personne n'osa faire valoir ses droits d'entrée près Don Bosco, on s'inclina avec respect, le vieillard entra. En quelques minutes, aidé du P. Argand, il avait triomphé de Don Bosco et l'emmenait au grand galop près du petit mourant ». ⁶⁹ Du reste, la rue de la Bienfaisance, où il habitait, était proche: il suffisait d'aller jusqu'à la place Saint-Augustin et de la traverser. Ce soir-là, Mlle de Sénislhac écrivait à Montluçon:

« Paris, 27 avril 83. - Il est 9 h. moins 20. La journée a été encore plus

⁶⁷ L'histoire de l'ensemble de l'intervention de don Bosco ayant été racontée de plusieurs manières, au point d'être partagée en deux et de provoquer — selon nous — un doublet dans l'histoire salésienne, il convient de lire attentivement la narration Bethford, certainement la plus informée sur la première partie de l'événement. L'une des traditions, représentée par L. AUBINEAU, *Dom Bosco*, op. cit., p. 17; Ancien Magistrat, p. 63-64; G. B. LEMOYNE, *Vita del Venerabile Servo di Dio Giovanni Bosco*, t. II, nouv. éd., 1920, p. 551..., méconnaît le rôle des oblates.

⁶⁸ Gustave Argand, né à Brain (Ille-et-Vilaine) le 4 janvier 1828, entra au noviciat jésuite étant déjà prêtre, le 30 juillet 1853. Il enseigna un an la grammaire à Vaugirard, fut cinq ans père spirituel à l'École Ste Geneviève, recteur de Vaugirard, de Poitiers, procureur pendant douze ans à l'externat S. Ignace à Paris, et mourut le 19 janvier 1892 (d'après un Supplément à Sommervogel).

⁶⁹ Journal Bethford, 27 avril 1883.

bourrée que les autres. Des Mères en larmes sont venues enlever D.B. pour leurs enfants à l'agonie, entre autres la Duchesse Salviati, puis Madame de Bouille, la femme du glorieux mort de Patay, pour un fils de 15 ans, qui se meurt de la fièvre typhoïde ».⁷⁰

Le geste de don Bosco eut des conséquences, sur lesquelles les oblates n'avaient pas à nous informer, mais que d'autres ont rapportées. On les trouve résumées dans un article de l'hebdomadaire la *Semaine catholique de Paris et de France*, publié peu après:

« Le Père Argan venait d'administrer le jeune de Bouille, atteint de la fièvre typhoïde: il conduisit près de lui Don Bosco. - Priez, mon enfant, Notre Dame Auxiliatrice, et demain vous me servirez la messe à Notre-Dame-des-Victoires, lui dit le saint prêtre. - Et le lendemain, le fils de Bouille servait la messe de Dom Bosco à Notre-Dame-des-Victoires. Cela se passait il y a huit jours à peine, et compte pour témoins, les camarades et les maîtres du malade guéri (...) ».⁷¹

L'histoire circula dans le monde salésien. Don Rua entendit ce récit: guérison d'un enfant, sendee de la messe par lui le lendemain, quand il arriva à Paris au début de mai pour assumer la correspondance de don Bosco. La variante de ses souvenirs sur l'âge (il croyait que l'enfant avait dix ou onze ans) importe assez peu.⁷² Vers 1890, elle fut répétée au salésien Evasio Rabagliati, missionnaire en Colombie, par un témoin de l'événement, Maria Ortega, fille d'un médecin de Bogota, qui avait été présente à Paris en avril 1883.⁷³ Cette tradition particulière, où le nom de l'enfant n'apparaissait pas — allait engendrer un doublet dans l'histoire salésienne du séjour de don Bosco à Paris.⁷⁴

⁷⁰ Lettre d'O. de Sénislhac à L.-T. de Montagnac, Paris, 27 avril 1883; Archives de Montluçon.

⁷¹ Art. « Dom Bosco », *Semaine catholique de Paris et de la France*, Paris, 6 mai 1883, p. 174.

⁷² Don Rua témoignait: « Questo fatto l'ho sentito raccontare subito appena avvenuto dal Servo di Dio e da altri che ne erano stati testimoni e di cui non ricordo il nome » (Au procès apostolique de don Bosco, ad 74; *Positio super virtutibus*, éd. Romae, 1923, p. 991).

⁷³ Ce témoin avait suivi la voiture de Bouille jusqu'au domicile de l'enfant. Son récit, évidemment déformé par l'intermédiaire, mais très reconnaissable, en *Documenti XLIV*, 460461, d'où il fut versé en MB XVI, 224/28 à 225/6.

⁷⁴ L'épisode non daté de l'enfant de choeur de don Bosco miraculeusement guéri le soir précédent est en effet celui du jeune de Bouille, raconté pour lui-même et très exactement fixé au 27 avril. En d'autres termes, la version des MB XVI, 131/18 à 133/8, d'après Bethford et l'Ancien Magistrat, est un doublet de la version Ortega-Rabagliati des MB XVI, 224/28 à 225/26, bien que la première ne parle pas du service de la messe le lendemain de la visite de don Bosco et que la deuxième taise le nom de l'enfant. Rappelons-nous que l'article de la *Semaine catholique* du 5 mai parlait de service de la messe le lendemain à propos du jeune de Bouille. Ajoutons ici que nous relatons un fait, sans nullement prendre position sur la réalité d'une guérison et, moins encore, sur son caractère « miraculeux ».

La clôture des audiences de la rue de la Ville l'Evêque

Le dimanche 29 avril, les oblates furent un peu tranquilles. Mlle de Sénislhac et Mlle Bethford purent se rendre en visite chez Mgr Perraud à l'Île Saint-Louis.⁷⁵ A l'inverse, don Bosco connut une journée très chargée: le matin, messe à Saint-Thomas de Villeneuve, rue de Sèvres; puis, à l'initiative de l'abbé Sire, intervention au catéchisme de Saint-Sulpice; l'après-midi, sermon de charité à la Madeleine, dans une église que l'on dit avoir été remplie deux heures avant la cérémonie; visite d'une jeune malade, petite-fille de Mme du Plessis;⁷⁶ enfin, dîner à l'Institut catholique, rue d'Assas, en compagnie de quelques professeurs.⁷⁷ Contrairement à une affirmation des *Memorie*: « A mezzodì tenne l'invito della contessa Grochelska in via Prony », affirmation fondée sur une mauvaise interprétation d'une lettre d'invitation,⁷⁸ il faut éviter d'ajouter à cette journée trop bourrée un déjeuner, vers midi, chez une comtesse (et sa soeur), rue de Prony, dans le dix-septième arrondissement. Si ce repas eut vraiment lieu — chose possible, mais non certaine, puisque la seule trace est celle de l'invitation — ce fut le lundi 30, jour prévu par de Barruel.⁷⁹

A partir du 1er mai, les oblates organisaient dans leur maison une retraite prêchée par le père jésuite François-Xavier Gautrelet (1807-1886), qui fut très mêlé à l'histoire primitive de leur Institut. Il ne leur était plus possible de recevoir don Bosco et ses admirateurs. La presse augmenta donc dès le samedi 28 et, plus encore, le lundi 30 avril. Ecclésiastiques de renom et dames de l'aristocratie se bousculèrent (terme exact, on le vérifiera) aux audiences terminales.

Le samedi, « la foule de Don Bosco a été terrible », écrivit Charlotte Bethford dans sa chronique du jour. Et, le lendemain, sa directrice raconta quelques-uns de ses déboires à sa supérieure de Montluçon:

« ... La marquise de Nicolay, Comtesse de Pierre, Mr et Mme de la Celle (soeur de notre ami), Mme Vatin, auxquels nous avions donné des numéros de faveur, n'ont pas pu passer, malgré cela, à cause de tous les numéros de la veille qui restaient. Quelques hommes importants, comme Mgr du Fougerais,

⁷⁵ Lettre d'O. de Sénislhac à L.-T. de Montagnac, Paris, 29 avril 1883; Archives de Montluçon.

⁷⁶ Elle guérira et deviendra Mme Charles du Réau de la Gaignonnière. Une médaille de Marie Auxiliatrice, offerte par don Bosco en la circonstance, portera gravée la date du 29 avril 1883. L'épisode a été relaté d'après une lettre de Mme du Plessis, 18 mars 1902. Voir MB XVI, 242, texte et note.

⁷⁷ Récit circonstancié dans une interview, par le P. Auffray, de l'un des convives, le futur cardinal Pietro Gasparri, éditée dans le *Bulletin salésien*, août-septembre 1932, p. 226-227. C'est de là qu'il fut ensuite versé en MB XVI, 241/4 à 242/5.

⁷⁸ Voir MB XVI, 189/23-24. La lettre d'invitation de Vanda Grocholska à C. de Barruel, Paris, 24 avril 1883; ASC, 126.21; son édition partielle en traduction italienne en MB XVI, 189/25-30.

⁷⁹ Explications dans les *Cahiers salésiens*, 8-9, 1983, p. 15-16.

directeur de la Sainte-Enfance, le marquis de Gouvello, Mrs de Damas, KolbBernard, l'abbé Sire et quelques familles qui avaient reçu des cartes de Don Bosco pour des rendez-vous particuliers ont augmenté l'embarras. Bref, nous avons supporté un tel assaut que nous sommes un peu sur le flanc... ».⁸⁰

Charlotte Bethford a noté que la première audience du jour avait été accordée à Mgr du Fougerais. Mgr du Fougerais recevrait don Bosco, le 1er mai, chez les lazaristes de la rue de Sèvres. On peut supposer que l'entretien porta sur cette réception, qui allait faire grand bruit dans le Paris charitable. Certains des visiteurs de la rue de la Ville l'Évêque se croyaient en pays conquis. Le samedi 28, raconta Mlle Bethford avec la netteté de trait et la franchise d'expression qui lui étaient naturelles, « tandis que j'avais toutes, les peines du monde à garder mon poste et à empêcher les envahissements, vers 4 h., une dame vêtue de noir m'a demandé M. de Barruel. Il était en haut, occupé à son courrier et j'avais ordre de ne pas le déranger. Je répondis négativement. "Je sais qu'il est ici, reprit avec aplomb l'inconnue, il est au 2ème étage, et je monterai". Le ton impertinent avec lequel elle appuya sur ces derniers mots me donna la hardiesse de lui répondre: "Vous ne monterez pas, vous respecterez la maison et les ordres que l'on vous y donne". Elle s'élançait vers l'escalier et j'allais l'arrêter par le bras, lorsque Melle de Sénislhac, attirée par le bruit, arriva et lui signifia qu'étant chez elle, elle lui interdisait d'entrer dans ses appartements. "Vous êtes Melle de Sénislhac?", demanda l'impertinente. — Oui, madame". Aussitôt, elle se radoucit et entra en confidences, dit ce qu'elle voulait communiquer à Mr de Barruel: une invitation à dîner pour lui, pour D. Bosco et le P. Forbes, le lendemain chez elle. C'était Mme d'Ars(a)c ».⁸¹

Le lundi 30, il fallut évacuer d'autorité un groupe de dames qui s'étaient introduites dans l'antichambre avant l'arrivée de don Bosco. L'une d'entre elles se jeta à genoux, les mains jointes, entre l'abbé de Barruel et Mlle Bethford, et supplia tant qu'on la laissa.⁸² D'autres attendaient un tour improbable là où elles trouvaient un peu d'espace. Les oblates avaient loué quarante chaises supplémentaires. N'importe: faute de sièges disponibles, ces dames s'asseyaient sur le palier ou sur les marches de l'escalier. « J'ai vu ainsi assises à terres les premières dames de France, écrivit ce jour-là Mlle Bethford: de Rohan, de Rozenbau, de Freycinet, etc. ».⁸³

L'audience du 30 fut courte, mais « exterminante », remarqua-t-elle encore.

⁸⁰ Lettre d'O. de Sénislhac à L.-T. de Montaignac, Paris, 29 avril 1883; Archives de Montluçon.

⁸¹ Journal Bethford, 28 avril 1883. Il faut certainement lire: d'Arsac. Il s'agissait peut-être de la femme d'un professeur parisien, examinateur à Sainte-Geneviève et catholique militant: Jean-Baptiste Jourda d'Arsac, plus connu sous le nom de Joanni d'Arsac (1836-1891). Voir sur lui une brève notice d'H. Allorge, dans le *Dictionnaire de biographie française*, III, col. 1110.

⁸² Journal Bethford, 30 avril 1883.

⁸³ *Ibidem*.

Il fallut « morigéner avec toute sorte de politesse ce public d'élite ». Et l'après-midi faillit se mal terminer. Don Bosco devait assurer à 18 h. 30 la « lecture spirituelle », c'est-à-dire une allocution vespérale, au séminaire Saint-Sulpice.⁸⁴ Bien entendu, il la commença avec un retard scandaleux, pour parler comme le P. Auffray en 1931. Mais il quitta quand même la maison de la rue de la Ville l'Evêque, alors que de nombreux visiteurs espéraient encore être reçus par lui. Une bousculade était inévitable.

« Vers le soir, raconta Mlle Bethford, Mme de Curzon, venue pour la retraite, se glissa sur une chaise, près de la porte, pour voir Don Bosco quand il sortirait. A ce moment, on se précipita impitoyablement sur le palier. J'étendis les bras pour protéger Don Bosco et Mme de Curzon, mais je ne pus résister au flot. Je poussai un cri désespéré appelant le secrétaire à mon secours. Il vint et me prêta main forte contre ces dames, dont l'une se laissa rouler à terre plutôt que de céder. Le pauvre Don Bosco ne pouvait marcher, mais Mme de Curzon reçut une bonne bénédiction, tandis que la dame renversée se relevait. Elle eut de bonnes paroles du saint ».⁸⁵

Notre chroniqueuse était décidée à ne perdre aucun bénéfice de son service. Elle avait ses intentions dans sa poche et les soumit alors à don Bosco. Il la regarda assez longuement et se contenta de lui dire: « Vous visiterez ma table, afin que, si j'ai oublié quelque chose d'utile, vous puissiez me le rendre ».⁸⁶ Dans la cour, une marquise de R. (vraisemblablement Mme de Rozenbau, nommée plus haut dans la chronique du jour), qui y avait garé sa voiture, lui offrit de l'utiliser. Elle ouvrit elle-même la portière de l'équipage pour l'y faire monter et le mener où il désirait aller. Il lui dit: « Je vous remercie et je vous souhaite cent carrosses pour aller en Paradis ».⁸⁷

⁸⁴ Je prends ici, sur la chronologie du séjour à Paris, une position différente de celle aujourd'hui reçue des PP. Auffray et Ceria, qui ont fixé la visite de don Bosco au séminaire Saint-Sulpice au lundi 23 avril. Voir MB XVI, 171/31: «Don Bosco vi si recò la sera del 23 aprile »; et A. AUFRAY, *Un saint...*, op. cit..., p. 258. Du reste, le P. Auffray avait d'abord opté pour une troisième date, le samedi 28 avril, dans un article du *Bulletin salésien* (juin 1931, p. 167) consacré aux relations de don Bosco avec Saint-Sulpice. Il reprenait là une tradition contemporaine de l'événement, qui est représentée pour nous par l'Ancien Magistrat (p. 79). Une lettre de M. Victor Bieil (1835-1898), directeur du séminaire S. Sulpice, à don Bosco, Paris, 1er mai 1883 (original en ACS, 126.21; éd. *Documenti* XLII, 596), est pour moi déterminante. Elle remerciait don Bosco pour sa visite du lundi. Ce lundi ne pouvait être que le 30 avril, jour où Charlotte Bethford écrit que l'audience fut « courte ». M. Bieil était distrait, selon ses confrères; mais pas au point de tarder huit jours à remercier don Bosco de sa visite ni à confondre, pour une lecture spirituelle, un lundi (jour inhabituel) avec un samedi (jour plus habituel pour une lecture hors le sujet suivi). M. Irénée Noyé, consulté, ne me donne pas tort...

⁸⁵ Journal Bethford, 30 avril 1883.

⁸⁶ Parmi les enveloppes au rebut, Mlle Bethford trouva en effet trente francs, qui furent ensuite remis à don Bosco.

⁸⁷ Journal Bethford, 30 avril 1883.

Et l'horaire du séminaire Saint-Sulpice fut, ce soir-là, très exceptionnellement bouleversé, à l'étonnement consterné ou amusé des directeurs et des séminaristes. L'un de ceux-ci composa le quatrain :

« D. Bosco, nous dit-on, a fait de grands miracles, Ressuscité des morts, et rendu des oracles. - Mais le plus grand miracle est celui d'aujourd'hui: Ta règle, ô St-Sulpice, a fléchi devant lui ».⁸⁸

Les bénédictions de don Bosco sur les oblates de Paris

Le 1er mai, l'immeuble de la rue de la Ville l'Evêque retrouva son calme. «... lundi, après un combat plus dur et plus long que les autres, à 8 heures du soir, nous avons repris possession de notre demeure et de nous-mêmes », annonça Mlle de Sénislhac à sa supérieure.⁸⁹ L'un des locataires, le docteur Guillon, qui s'était plaint violemment, le vendredi précédent, de l'encombrement insupportable de la rue et de la cour, qui avait protesté par lettre à la propriétaire, Mme de Lavau, et était allé jusqu'à menacer le concierge de le faire chasser s'il ne parvenait pas à libérer les espaces communs,⁹⁰ ce docteur atrabilaire pouvait à nouveau recevoir commodément ses pratiques. Les oblates respirèrent. Elles étaient exténuées. Charlotte Bethford avait commencé son journal du 30 avril :

« Lundi 30 avril. - Malgré tout le bonheur que nous avons d'être au service de Don Bosco, nous sommes si fatiguées que nous n'en pouvons plus. Nous avons pris un très fort mal de gorge à répéter toujours la même chose à des gens qui n'entendent rien parce qu'ils sont enragés d'attendre ».⁹¹

Et, deux jours après, Mlle de Sénislhac manda à Montluçon :

« ...Ma pauvre Clementa est sur le flanc. J'espère que ce ne sera pourtant rien. Charlotte est très fatiguée, mais debout ».⁹²

Toutefois, les trois membres de la communauté s'apercevaient que, tout compte fait, elles n'avaient guère eu le temps de se confier, comme elles l'auraient désiré, au saint visiteur de leur maison. Mlle de Sénislhac annonça alors à Mme de Combaud que, malgré la retraite, si elle pouvait lui garantir une partie de soirée tranquille avec don Bosco, elle se rendrait chez elle. C'était,

⁸⁸ L'auteur était M. Thiroux, ancien avocat au barreau de Paris. Voir l'article du P. Auf-ray, « Le Bienheureux Don Bosco au Séminaire St-Sulpice », *Bulletin salésien*, juin 1931, p. 168; et aussi son livre, *Un saint...*, p. 161-166; *Un scandale à Saint-Sulpice*.

⁸⁹ Lettre d'O. de Sénislhac à L.-T. de Montaignac, Paris, 2 mai 1883; Archives de Montluçon.

⁹⁰ Informations du Journal Bethford, 29 avril 1883.

⁹¹ Journal Bethford, 30 avril 1883.

⁹² Lettre citée d'O. de Sénislhac à L.-T. de Montaignac, Paris, 2 mai 1883.

reconnaissait-elle, « le seul moyen de l'entretenir sans cohue et sans compter les mots ». ⁹³ Les oblates ne revirent don Bosco qu'après son voyage à Lille (5-16 mai). Il n'est donc pas vrai qu'elles aient, début mai, aidé don Rua et l'abbé Sire, avenue de Messine, pour le dépouillement du courrier de don Bosco, comme don Ceria l'a incidemment affirmé dans les *Memorie biografiche*. ⁹⁴ Les aides de don Rua n'étaient que *signorine* (demoiselles).

Don Bosco revint une dernière fois au 27, rue de la Ville l'Evêque, dans l'après-midi du 21 mai. Une lettre, passée jusque-là inaperçue des biographes salésiens, nous apprend qu'il avait déjeuné ce jour-là dans une famille bourgeoise de la rue Roquépine, qui est en effet proche de la rue de la Ville l'Evêque. ⁹⁵ Des personnages « importants », pour reprendre le vocabulaire de Mlle de Sénishac, purent s'entretenir avec lui: Mme Olgier de Boulogne, MM. Balsan, de Rivière, de Puitré, d'Hulst, de Fitz-James. ⁹⁶ Il est vrai que toutes les personnes plus ou moins titrées, présentes cette après-midi-là dans le salon des oblates, ne parvinrent pas à le voir. Le lendemain mardi, une dame de Bousquet écrira sa déception au secrétaire de Barruel... ⁹⁷ Enfin, avant le départ de don Bosco vers Dijon et l'Italie, les trois oblates allèrent le saluer avenue de Messine. C'était le 24 mai, à 20 h., donc au terme de la journée très éprouvante de Versailles. Par extraordinaire, le journal de Charlotte Bethford n'a qu'enregistré le fait, sans fournir un seul détail. La sainte aventure, engagée par la directrice le 16 avril, était tout à fait terminée.

A Montluçon, la pieuse fondatrice des oblates attendait du passage du « saint » d'abondantes bénédictions sur l'oeuvre de Paris. « Je compte sur des grâces précieuses obtenues par votre dévouement à Don Bosco », écrivait-elle à Mlle de Sénishac. ⁹⁸ Il est toujours aléatoire de déterminer les effets des causes dans l'histoire des gens. Sur les effets des bénédictions de don Bosco, on ne persuadera jamais que les gens convaincus d'avance. En tout cas, les trois personnes ici concernées allaient poursuivre une carrière exemplaire. En 1885, Octavie de Sénishac fut élue à l'unanimité supérieure générale de l'Institut. ⁹⁹

⁹³ Même lettre.

⁹⁴ « Anche l'istitutrice delle figlie della di Combaud e parecchie signorine Oblate, nei limiti del possibile, alleggerivano loro la fatica. Il portinaio sei volte al giorno saliva con una guantiera colma » (MB XVI, 115/8-11). Le mot *Oblate*, qui a été ajouté à la source très identifiable de cette information — sous les yeux de don Ceria en *Documenti* XLIV, 456 —, doit être supprimé de la phrase.

⁹⁵ Lettre de M. et Mme Broet (11, rue Roquépine) à G. Bosco, Paris, 22 mai 1883; éd. *Documenti* XLII, 624. Cette lettre nous apprend que Mme Broet était liée avec Mme de Rozenbau, avec la comtesse de Rohan-Chabot...

⁹⁶ D'après le Journal Bethford, 21 mai 1883. Mgr Maurice d'Hulst (1841-1896) était recteur de l'Institut catholique de Paris depuis janvier 1881.

⁹⁷ Lettre de Mme de Bousquet à C. de Barruel, s. d. (mardi), en *Documenti* XLII, 640; reprise partielle et en traduction italienne, sous le nom de Bouquet, en MB XVI, 146/13-32.

⁹⁸ Lettre de L.-T. de Montaignac à O. de Sénishac, Montluçon, 28 avril 1883; Archives de Montluçon.

⁹⁹ T. de LA BRUYERE, *Vie de N. V. M. O.T. de Sénishac*, op. cit., p. 111.

Elle remplit ensuite son mandat à l'admiration de ses soeurs jusqu'à sa mort prématurée en 1900. Peu après le passage de don Bosco, Clementa Jacquier fut envoyée à la fondation de Lyon, qu'elle dirigera pendant dix ans, jusqu'en 1900. Elle ne prit sa retraite qu'alors, c'est-à-dire à quatre-vingt cinq ans, si je ne me trompe, et termina sa vie, sereine et souriante jusqu'au bout, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans (1909).¹⁰⁰ Comme on pouvait s'y attendre, Charlotte Bethford reçut, en 1885, la direction de l'oeuvre de Paris, à la suite de Mlle de Sénisilhac devenue supérieure générale. Elle multiplia les initiatives d'apostolat dans les faubourgs, parmi les chiffonniers (Notre-Dame des Quatre Vents) et en raconta les péripéties dans son journal. Il aurait pu fournir au père Pierre Lhande des articles entiers pour sa très intéressante collection: *Le Christ dans la banlieue* (1927-1931).¹⁰¹

¹⁰⁰ D'après la notice reçue du secrétariat des Oblates du Coeur de Jésus.

¹⁰¹ Episodes des jumeaux nouveau-nés roulés dans du papier journal et déposés dans un tiroir (*M. Marie-Charlotte Bethford, 1850-1929*, op. cit., p. 35), de Lolotte Grenouille (*ibid.*, p. 41), d'Encore un carreau d'cassé (*ibid.*, p. 42), etc. L'ouvrage en trois tomes du jésuite P. Lhande (Paris, Pion, 1927-1931) était, à l'origine, le groupement de trois séries d'enquêtes parues dans les *Etudes* (1925-1927) sous le titre *l'Eglise dans la banlieue*, sousentendez: de Paris. Il eut un très grand succès dans le monde catholique.